

THOMAS.

LETTRE A DUCIS.

Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la Grande-Chartreuse. Ce lieu est fait pour vous. Combien il réveillera, dans votre imagination, d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester; vous n'en partirez, du moins, qu'avec les regrets les plus touchants. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie, ils ne s'occupent que du dénouement, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux : c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux! Quel contraste! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui, de là, voulait remuer le monde et se mêlait à tous les événements, dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille.

J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée.

TURGOT.

ACTION DU CHRISTIANISME SUR LA POLITIQUE.

Ni les progrès lents et successifs, ni la variété des événements qui élèvent les États sur les ruines les uns des autres, n'ont pu abolir un vice fondamental enraciné chez toutes les nations, et que la seule religion a pu détruire. Une injustice générale a régné dans les lois de tous les peuples. Je vois partout que les idées de ce qu'on a nommé le bien public ont été bornées à un petit nombre d'hommes; je vois que les législateurs les plus désintéressés pour leurs personnes ne l'ont point été pour leurs concitoyens, pour la société, ou pour la classe de la société dont ils faisaient partie; c'est que l'amour-propre, pour embrasser une sphère plus étendue, n'est pas moins disposé à l'injustice quand il n'est pas contenu par de grandes lumières; c'est qu'on a presque toujours mis la vertu à se soumettre aux opinions dans lesquelles on est né; c'est que ces opinions sont l'ouvrage de la multitude qui nous entoure, et que la multitude est toujours plus injuste que les particuliers, parce qu'elle est plus aveugle et plus exempte de remords.

Ainsi, dans les anciennes républiques la liberté était moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes, que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. L'amour de la patrie était moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers. De là les barbaries que les anciens exerçaient envers leurs esclaves; de là cette coutume de l'esclavage répandue autrefois sur toute la terre; ces cruautés horribles dans les guerres des Grecs et des Romains; cette inégalité barbare entre les deux sexes, qui règne encore aujourd'hui dans l'Orient; ce mépris de la plus grande partie des hommes, inspiré presque partout

aux hommes comme une vertu, poussé dans l'Inde jusqu'à craindre de toucher un homme de basse naissance; de là la tyrannie des grands envers le peuple dans les aristocraties héréditaires, le profond abaissement et l'oppression des peuples soumis à d'autres peuples. Enfin partout les plus forts ont fait les lois et ont accablé les faibles; et si l'on a quelquefois consulté les intérêts d'une société, on a toujours oublié ceux du genre humain.

Pour y rappeler les droits et la justice, il fallait un principe qui pût élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et de tout ce qui les environne, qui pût leur faire envisager toutes les nations et toutes les conditions d'une vue équitable, et en quelque sorte par les yeux de Dieu même : c'est ce que la religion a fait. En vain les États auraient été renversés, les mêmes préjugés régnaient par toute la terre, et les vainqueurs y étaient soumis comme les vaincus. En vain l'humanité éclairée en aurait-elle exempté un prince, un législateur : aurait-il pu corriger par ses lois une injustice intimement mêlée à toute la constitution des États, à l'ordre des familles, à la distribution des héritages? N'était-il pas nécessaire qu'une pareille révolution dans les idées des hommes se fit par degrés insensibles, que les esprits et les cœurs de tous les particuliers fussent changés? Et pouvait-on l'espérer d'un autre principe que celui de la religion? Quel autre aurait pu combattre et vaincre l'intérêt et le préjugé réunis? Le crime de tous les temps, le crime de tous les peuples, le crime des lois mêmes, pouvait-il exciter des remords, et produire une révolution générale dans les esprits?

La religion chrétienne seule y a réussi. Elle seule a mis les droits de l'humanité dans tout leur jour. On a enfin connu les vrais principes de l'union des hommes et des sociétés; on a su allier un amour de préférence pour la société dont on fait partie avec l'amour général de l'humanité. L'homme a trouvé dans son cœur cette tendresse que la Providence y a répandue pour les hommes, mais dont la vivacité mesurée sur leurs besoins mutuels, plus forte dans la proximité, semble s'évanouir en se répandant sur une plus vaste circonférence. Près de nous, les hommes ont plus besoin de nous, et notre cœur nous porte plus rapidement vers eux. Hors de la portée de nos secours, qu'ont-ils besoin de notre tendresse? Ils n'échappent à notre cœur et à nos bienfaits qu'en échappant à

notre vue : de là cette vivacité graduée du sentiment selon la distance des objets; de là l'amour de nos parents et de nos amis si vif et si tendre, celui de notre patrie et du gouvernement qui nous protège, amour plus actif peut-être que sensible; enfin l'amour de l'humanité plus étendu, qui paraît plus faible, mais dont toutes les forces partagées se réunissent pour maîtriser notre âme à la vue d'un malheureux : degrés tous justes quoique inégaux, tous pesés dans la balance équitable de la bonté de Dieu.

Développés par la religion chrétienne, ces sentiments ont adouci les horreurs même de la guerre. Par elle ont cessé ces suites affreuses de la victoire, ces villes réduites en cendres, ces nations passées au fil de l'épée, les prisonniers, les blessés massacrés de sang-froid, ou conservés pour l'ignominie du triomphe, sans respect du trône même. Toutes ces barbaries du droit public des anciens sont ignorées parmi nous; les vainqueurs et les vaincus reçoivent dans les mêmes hôpitaux les mêmes secours. Par elle les esclaves même sont devenus libres dans la plus grande partie de l'Europe; elle n'a point aboli partout l'esclavage, quoiqu'elle l'ait partout adouci, parce qu'elle ne s'est point servie d'une loi précise qui eût donné à la constitution des sociétés une secousse trop subite; et il n'est que plus glorieux pour elle d'avoir pu arracher les hommes à leur intérêt sans aucun précepte formel, seulement en adoucissant peu à peu leurs esprits, en inspirant à leurs cœurs l'humanité et la justice. Par elle seule les lois n'ont plus été l'instrument de l'oppression; elles ont tenu la balance entre les puissants et les faibles, elles sont devenues véritablement justes.

VAUVENARGUES.

L'HOMME VERTUEUX DÉPEINT PAR SON GÉNIE.

Quand je trouve dans un ouvrage une grande imagination avec une grande sagesse, un jugement net et profond, des passions très-hautes mais vraies, nul effort pour paraître grand, une extrême sincérité, beaucoup d'éloquence, et point d'art que celui qui vient du génie ; alors je respecte l'auteur, je l'estime autant que les sages ou que les héros qu'il a peints. J'aime à croire que celui qui a conçu de si grandes choses n'aurait pas été incapable de les faire ; la fortune qui l'a réduit à les écrire me paraît injuste. Je m'informe curieusement de tout le détail de sa vie ; s'il a fait des fautes, je les excuse, parce que je sais qu'il est difficile à la nature de tenir toujours le cœur des hommes au-dessus de leur condition. Je le plains des pièges cruels qui se sont trouvés sur sa route, et même des faiblesses naturelles qu'il n'a pu surmonter par son courage. Mais lorsque, malgré la fortune et malgré ses propres défauts, j'apprends que son esprit a toujours été occupé de grandes pensées, et dominé par les passions les plus aimables, je remercie à genoux la nature de ce qu'elle a fait des vertus indépendantes du bonheur, et des lumières que l'adversité n'a pu éteindre.

MÉNALQUE, OU L'ESPRIT MOYEN.

Ménalque était toujours heureux dans ses entreprises parce qu'elles étaient toujours proportionnées à ses moyens.

Il faisait peu de mal, parce qu'il faisait peu de bien ; il commettait peu de fautes, parce qu'il n'avait pas cette chaleur de sentiment et cette hardiesse d'esprit qui poussent à tenter de grandes choses. Il avait l'esprit sûr et judicieux dans sa sphère, mais sans finesse et sans profondeur ; le goût des détails, une assez longue expérience des choses du monde, la mémoire prompte, fidèle, et un coup d'œil assez vif, mais au delà duquel il ne voyait plus. Accoutumé à la clarté de ses propres idées, il devinait avec peine ce qui était fin et enveloppé, et l'on était étonné qu'un homme qui concevait et qui s'exprimait si nettement, ne pût guère aller plus loin que sa première idée et sa première vue. Incapable de se passionner dans les affaires, il conservait toujours une humeur libre, qui se prêtait, sans effort, aux différents devoirs de son ministère ; il avait toujours la possession de son esprit et de son jugement ; la modération et l'égalité de son caractère le rendaient constant dans ses résolutions. Il changeait sans peine d'application et de travail ; il paraissait né pour remplir avec distinction les emplois subalternes, qui renferment beaucoup de minuties. Il n'imaginait point et n'inventait point ; il allait aux routes battues, et se laissait porter sans résistance au cours capricieux des événements ; mais il suivait avec célérité le fil des choses, et exécutait avec prudence tout ce qui ne demandait qu'un sens droit et une habitude ordinaire des affaires. Sa pénétration et son goût, joints au bonheur de sa mémoire, se portaient avec une indifférente facilité sur toutes choses ; mais il n'avait point cette véritable étendue de génie qui, saisissant les objets avec leurs rapports, les embrasse tout entiers et réunis ; et c'est ainsi qu'il avait des connaissances presque universelles, sans qu'on pût dire qu'il eût l'esprit vaste, contrariété assez ordinaire. Mais il rachetait ces défauts par les qualités qui donnent le succès ; il était enjoué, plaisant, laborieux ; d'une conversation légère et agréable, d'une repartie vive,

quoiqu'il parlât sans feu et sans énergie ; enfin, à cette sagesse spé-
cieuse qui plaît aux esprits modérés, il joignait les agréments variés
qui usurpent si souvent la place des talents solides, et leur enlèvent
la faveur du monde et les récompenses des princes.

VERGNIAUD.

LE CAMP SOUS PARIS.

Il est impossible de se défendre d'un sentiment profond d'inquié-
tude quand on a été au camp sous Paris. Les travaux avancent très-
lentement ; il y a beaucoup d'ouvriers, mais peu travaillent ; un
grand nombre se reposent ; ce qui afflige surtout, c'est de voir que
les bèches ne sont maniées que par des mains salariées, et point par
des mains que dirige l'intérêt commun. D'où vient cette espèce de
torpeur dans laquelle paraissent ensevelis les citoyens restés à Paris ?
Ne nous le dissimulons plus ; il est temps enfin de dire la vérité. Les
proscriptions passées, le bruit des proscriptions futures, les troubles
intérieurs, ces haines particulières, ces délations infâmes, ces arres-
tations arbitraires, ces violations de la propriété, enfin cet oubli de
toutes les lois a répandu la consternation et l'effroi. L'homme de
bien se cache ; il fuit avec horreur ces scènes de sang ; et il faut bien
qu'il se cache l'homme vertueux, quand le crime triomphe ! Il n'en a
pas l'horrible sentiment, il se tait, il s'éloigne ; il attend, pour repa-
raître, des temps plus heureux. Il est des hommes, au contraire, à la
fois hypocrites et féroces, qui ne se montrent que dans les calamités
publiques, comme il est des insectes malfaisants que la terre ne produit
que dans les orages ; ces hommes répandent sans cesse les soupçons,
les méfiances, les haines, les vengeances ; ils sont avides de sang ;
dans leurs propos séditieux, ils aristocratisent la vertu même, pour
acquérir le droit de la fouler aux pieds ; ils démocratisent le crime,
pour pouvoir s'en rassasier sans avoir à redouter le glaive de la jus-
tice ; tous leurs efforts tendent à déshonorer aujourd'hui la plus
belle des causes, afin de soulever contre elle les nations amies de
l'humanité.

O citoyens de Paris ! je vous le demande avec la plus vive émotion ; ne démasquerez-vous jamais ces hommes pervers, qui n'ont pour obtenir votre confiance d'autres droits que la bassesse de leurs moyens et l'audace de leurs prétentions ? Citoyens, vous les reconnaîtrez facilement. Lorsque l'ennemi s'avance, et qu'un homme, avant de vous inviter à prendre l'épée pour le repousser, vous engage à égorger froidement des femmes ou des citoyens désarmés, celui-là est un ennemi de votre gloire, de votre bonheur ; il vous trompe pour vous perdre : lorsqu'au contraire un homme ne vous parle de Prussiens que pour vous indiquer le cœur où vous devez frapper, lorsqu'il ne vous propose la victoire que par des moyens dignes de votre courage, celui-là est ami de votre gloire, ami de votre bonheur ; il veut vous sauver ! Citoyens, repoussez donc les traîtres ; abjurez vos dissensions intestines.... Allez tous au camp ; c'est là qu'est votre salut !

J'entends dire chaque jour : « Nous pouvons essuyer une défaite ; que feront alors les Prussiens ? Viendront-ils à Paris?... » Non, ils n'y viendront pas ; si Paris est dans un état de défense respectable, si vous préparez des postes où vous puissiez opposer une forte résistance ; car alors l'ennemi craindrait d'être poursuivi et enveloppé par les débris mêmes des armées qu'il aurait vaincues, et d'en être écrasé, comme Samson sous les ruines du temple qu'il renversa ; mais si une terreur panique ou une fausse sécurité engourdit notre courage et nos bras, si nous tournons nos bras contre nous-mêmes, si nous livrons sans défense les postes dont on pourra bombarder la cité, il serait bien insensé, l'ennemi, de ne pas s'avancer vers une ville, qui par son inaction aura paru l'appeler elle-même, qui n'aura pas su s'emparer des positions où elle aurait pu le vaincre ! Il serait bien insensé de ne point nous surprendre dans nos discordes, de ne point triompher sur nos ruines !

Au camp donc, citoyens, au camp ! Hé quoi ! tandis que vos frères, que vos concitoyens, par un dévouement héroïque, abandonnent ce que la nature doit leur faire chérir le plus, leurs femmes, leurs enfants, demeurez-vous plongés dans une molle et déshonorante oisiveté ? N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens : *Qu'y a-t-il aujourd'hui de nouveau ?* Ah ! détestons cette avilissante mollesse

Au camp, citoyens, au camp ! Tandis que nos frères, pour notre défense, arrosent peut-être de leur sang les plaines de la Champagne, ne craignons pas d'arroser de quelques sueurs les plaines de Saint-Denis pour protéger leur retraite. Au camp, citoyens, au camp ! Oublions tout, excepté la patrie. Au camp, citoyens, au camp !